

Salutations et intro

...

« Le secret des bunkers de Valangin ».

Et maintenant, parlons de la mob, la mobilisation générale de l'armée suisse pendant la Seconde Guerre mondiale. Peu d'épisodes de notre histoire ont fait couler autant d'encre. Les historiens se sont interrogés au sujet du rôle que l'armée suisse a joué pendant le conflit mondial. A-t-elle été le rempart efficace de notre neutralité ? Ou faut-il attribuer la chance de notre pays d'avoir été épargné par la guerre à d'autres facteurs ? Nous n'allons pas aujourd'hui entrer dans ce débat. Conformément à la mission des AVO, nous voulons suivre les traces de ces hommes et de ces femmes qui ont vécu cette période et qui nous ont laissé des souvenirs personnels. Nos archives en sont richement fournies : Qu'il s'agisse de récits de vie, de correspondances, de journaux tenus au jour le jour... Nous allons écouter des soldats appelés à couvrir nos frontières qui écrivent à leurs familles, nous allons aussi entendre la voix des civils. Tous doivent apprendre à vivre sous des menaces bien réelles qui entraînent autant de privations dans leur quotidien. Peut-on, malgré tout, s'installer dans une sorte de normalité ? Comment les rapports entre les hommes cantonnés à la frontière et leurs femmes ainsi que leurs familles évoluent-ils ? Comment tente-t-on d'exorciser la peur ? A qui, à quoi peut-on se raccrocher ?

Jetons d'abord un regard sur les faits historiques. Au cours de la conférence de Munich en septembre 1938, un accord des grandes puissances européennes impose à la Tchécoslovaquie le sacrifice de ses provinces germanophones au profit du III^{ème} Reich. On veut alors croire que cette reculade face au dictateur sauvera la paix. Mais le réveil est cruel. En mars 1939, au mépris des derniers accords, les troupes du Reich entrent en Tchécoslovaquie. Plus personne ne doute maintenant que la guerre est proche, même si les Alliés, c'est-à-dire l'Angleterre et la France, font encore mine de se tenir à la lettre des traités signés. Il faudra l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre pour qu'ils déclarent la guerre à l'Allemagne.

Les autorités Suisses ont suivi les événements avec attention. Le pays est préparé. On est loin des improvisations de 1914. Dès la fin du mois d'août, le service actif a été mis sur pied pour couvrir les frontières. Le 30 août 1939, l'Assemblée fédérale élit le Général, Henri Guisan. Le 1^{er} septembre, la mobilisation générale est décrétée.

Écoutons d'abord Jean-Claude Jornod, jeune Français d'origine suisse, venu apprendre l'allemand au bord du Rhin, à Pratteln dans le canton de Bâle-Campagne. Voici ce qu'il écrit dans son journal :

Lundi 29 août 1939. 7h50 – un discours de M. Etter déclare la mise sur pied des troupes de couverture de frontière.

Mardi 30, 4h30 – Appel individuel des soldats mobilisés par ordre paru la veille : 4 ou 5 automobiles appellent à coups répétés de klaxon les hommes, et vont ainsi de maison en maison. Singulièrement réveillés, des fenêtres de la pension nous apercevons des officiers sur le marche-pied des véhicules qui parcourent toutes les rues sans exception.

7h00 – 200 hommes de Pratteln quittent la ville pour former des groupes de combat dans les vallées avoisinantes.

18h30 – une section (48 hommes) monte sur la colline de Mayenfeld et se disperse le long de la lisière du bois pour creuser pendant une partie de la nuit des « Schutzengraben » [tranchées].

20 heures – En face de nous, la rive allemande est complètement obscurcie. On voit de la lueur sur la rive suisse, des projecteurs qui cherchent... il se passe quelque chose d'anormal.

Mercredi 31 – le matin déjà, on voit dépasser des trous les « Maschinengewehr » [mitrailleuse]. Les « trous de protection » [tranchées] sont éparpillés sur la colline aux endroits où les lignes de tir sont les meilleures. Après avoir creusé le trou d'1 mètre ½ environ, les soldats le recouvrent de rondins de bois, par-dessus lesquels ils mettent des pierres et enfin des touffes d'herbe.

Dans le village, on aménage des barricades, des camions apportent des sacs de sable pour les édifier. On n'entre [dans le village] plus que par une seule rue, toutes les autres sont bouchées par des billons et des poutres métalliques plantées dans le sol. Au bord de la rue un tas de fumier paraît un peu suspect parmi les autres : de derrière on voit un peu de paille, puis, 50 cm au-dessus, des tôles recouvertes d'une mince couche de fumier. A l'intérieur de ce simple et curieux abri : un fusil-mitrailleur et des sacs de sable. Derrière les arbustes abritant les terrasses de café, sont installés des nids de mitrailleuses.

Dans son récit autobiographique, le Chaux-de-Fonnier Maurice Girardin, se rappelle aussi le jour de la mobilisation en septembre 1939, il avait 3 ans et demi :

Tenant la main de mon « papa militaire », Cosette étant dans les bras de maman, nous nous rendîmes dans la cour de l'école d'art, proche de notre domicile, et je vis alors de nombreux soldats, des femmes en pleurs et quelques chevaux énervés par la foule (la cavalerie étant alors un des fleurons de notre armée)... Et nos pères, parents, amis ou inconnus s'en allèrent garder nos frontières.

La mobilisation n'est pas une surprise. Peut-être a-t-on espéré jusqu'au dernier moment qu'on y échapperait. Et, le moment venu, il faut réagir, et souvent improviser. Dans ses souvenirs, Roger Schlup, alors un adolescent de La Chaux-de-Fonds, nous raconte l'ébullition familiale causée par la mobilisation de son père, un caporal impréparé à sa tâche.

... Un certain vendredi 2 septembre 1939, alors que nous gravissions la rue du Commerce, à la hauteur de la Semeuse, à mon grand étonnement les cloches de toutes les églises de la ville se mirent en branle. Immédiatement, mon frère me mit au courant de la situation : Hitler ayant attaqué la Pologne, la veille, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne et par la suite à l'Italie. La Suisse décrétait la mobilisation générale ce vendredi à midi.

Notre arrivée à la ferme enleva une épine au pied du caporal Schlup ; ce départ très prochain lui produisit une certaine revalorisation de sa personne par le fait qu'il se sentait utile à quelque chose, que l'on avait besoin de lui. Mais il y avait un os, même un gros os et c'était une des raisons de son impatience à nous réceptionner. Comme la dernière inspection remontait à quelques mois, l'équipement n'était toujours pas au complet, manquant à l'appel le fameux ceinturon et même peut-être le couteau sans parler des godillots qui criaient famine. La gamelle, qu'il fallut froter énergiquement avec du sable afin d'enlever, partiellement du moins, le noir de fumée des dernières torrées familiales. Sitôt mon dîner avalé je partis à la chasse au ceinturon. Je courus à la rue du Nord chez M. Hirschy, le temps pressait, qui fut d'aucun secours. De retour, on m'envoya à une nouvelle adresse sans succès. Je sais que je rentrai bredouille, je n'ai plus souvenir de l'armement de l'artilleur mais je sais qu'il était incomplet au moment du départ. Dans un moment moins tragique, nous en aurions tous ri mais les circonstances de ces jours ne le permettaient pas, il ne partait pas « avec la fleur au fusil » », lui ! il vivait sa seconde mobilisation générale.

Le souvenir des adieux, sur le quai de gare, reste gravé dans ma mémoire d'adolescent de quinze ans. Une cohue inimaginable de nos jours se pressait sur le quai, au risque de se faire piétiner par la foule ou happer par les trains allant et revenant du Locle, de Neuchâtel ou de Bienne par exemple. Ils emportaient ces jeunes et ces moins jeunes vers leurs lieux de rassemblement.

430'000 hommes et plus de 200'000 membres du service complémentaire quittent leurs foyers. Ils prêtent serment de fidélité à la Confédération, jurent de défendre la patrie et sa constitution au péril de leur vie et de ne jamais abandonner le drapeau. Mais, en attendant une éventuelle invasion, de quoi est fait leur quotidien ?

Dans son journal-souvenir, le caporal Philippe Rollier, originaire d'Auvergnier, nous raconte sa vie à Valangin, où il a été incorporé dans une unité du Service de Renseignements, chargée d'une mission secrète:

Mardi [12 septembre 1939].

A l'arrivée à Valangin, il nous faut à regret quitter nos cantonnements, [...] pour monter au château, vivre une nouvelle vie, empreinte d'un esprit spécial, lugubre par sa suite triste et grandiose.

La vie au Château n'est pas gaie, on ne s'ennuie pas mais on change. Pourquoi ? On se cherche dans les souterrains, on se cherche dans les caveaux, dans les cachots sombres où l'on retrouve de la neurasthénie.

Mercredi 13 septembre 1939

A l'instar de nos amis, les poilus de la grande France, nous nous réveillons aux sons du clairon, mais malheureusement nous ne saluons pas encore les couleurs ! [...] Pendant le reste de la journée on perfectionne, on arrange, on donne du confort à notre home qui prend de l'allure, et se modernise un peu. (...)

Le jour suivant soit le jeudi 14 s'ouvre solennellement la première assise du Service de Renseignement : à la salle des chevaliers au château. Cette séance est assez longue, et l'on discute longuement l'organisation des cantonnements, des poses des sentinelles et autres détails.

Mercredi 20 sept. 1939

Journées de fouilles historiques. On creuse dans tout le château. En effet, les équipes travaillent à retrouver les souterrains perdus ou comblés. Un groupe se distingue. En effet les fusiliers Junod et Schoepflin conduits moralement par le capitaine Rollier en reprennent la recherche, dans un sombre caveau, d'un souterrain menant à l'église, ou au bistrot du château ! Les travaux des terrassiers donnent soif et sous le chemin du château on organise immédiatement des cuvées de bière ! [...]

Jeudi 21. Sept. 1939

La gymnastique matinale devient méchante et c'est 3 tours de remparts que nous faisons aujourd'hui au pas de course ! (...)

Après le déjeuner s'organisent les armées des souterrains. Certains s'attaquent aux murailles inviolées de la salle des tortures, d'autres s'escriment à creuser un tombeau sous l'experte direction du Caporal Krimier. Pendant que tous à l'instar des nains de Blanche Neige travaillaient dans leur mine, une certaine équipe de nains, un peu moins sages et qui ne chantaient guère « en rentrant du boulot » mais bien plus tôt « en rentrant du bistrot ». Menelik creuse, creuse et creuse encore. Le reste de l'équipe se restaure à perte de vue dans la sombre taverne.

Vers quel but s'orientent ces prétendues fouilles historiques ? Quel trésor sont-ils censés trouver ? Et quel rapport avec la mission secrète ? Visiblement, Philippe Rollier n'en sait rien. En fait, ces braves soldats s'échinent à des travaux préparant la construction du « Verrou de Valangin », c'est à-dire d'un système de fortifications, de barrages et de minages qui sera érigé dès 1940. Les fortins de Valangin, terminés en 1942 par une entreprise privée, font partie du dispositif. Nous aurons le plaisir de les visiter après notre lecture **et vous verrez aussi des photos liées à ce cantonnement au château.**

On l'aura compris, la principale activité des soldats mobilisés est de creuser. Creuser : des fortifications, des abris, des tranchées, des réservoirs, ou même des nouveaux lits de rivières. La Suisse est le pays qui contient la plus grande concentration d'ouvrages militaires. Pour la Seconde Guerre mondiale, on en a creusé 1200 dans toute la Suisse, le long des frontières, le long des grandes voies de communication et dans les montagnes.

En dehors de ces travaux, on monte la garde, on entretient la forme en organisant des activités sportives. De plus, les autorités militaires ont prévu des conférences et des cours sur divers sujets, militaires ou non.

Philippe Rollier évoque l'atmosphère studieuse à Valangin :

Jeudi 28. Sept.

Journée de conférences.

Le matin le Premier Lieutenant Mosset nous entretient des gaz de combat. L'après-midi conférence du Premier Lieutenant Poucet sur les maladies vénériennes. L'exposé est clair et intéressant.

Un mariage au château pendant le service est l'occasion d'un nouveau cours.

Samedi 30 Sept. 1939

Après la gym, le petit déjeuner et quelques travaux de rétablissement, le S.R. monte à la Salle des chevaliers où il entend les doux accents du Fusilier Bolle qui nous parle du mariage, comme l'envisage le code.

A la suite de cette causerie le Service de Renseignement se rend au mariage du Sergent-Major Beeler. Compagnie motorisée, Bataillon.18. La cérémonie est simple mais a de l'allure. L'épouse a l'air de ne pas bien comprendre cette cérémonie militaire et se cramponne avec force au bras de King-Kong.

Mais il sera difficile d'intéresser les soldats, dont l'occupation préférée reste de jouer aux cartes, en buvant bien entendu, et pas que de l'eau... ainsi que le raconte le Genevois André Koller :

La diane à 6h. On allait à la petite fontaine pour se laver. On faisait la garde et il y avait des relèves toutes les deux heures. Entre deux, toujours leur histoire « Instruction individuelle » qui était bête comme tout, alors on ne la faisait pas, on jouait aux cartes. On buvait des bons verres, on avait des paysans de la cave de Morges, ils faisaient monter des caisses de Rubatel à nonantes centimes ou 1 franc le litre. A l'armée on était bien nourris, on mangeait bien, on avait du pain à volonté. On allait aux champignons, on discutait. On passait notre temps comme on pouvait.

On a beau se distraire, les événements de la guerre jettent une ombre de plus en plus menaçante sur la Suisse. La troupe n'en semble pas toujours consciente.

Écoutons le témoignage oral du neuchâtelois Pierre Gendre, mobilisé :

On se tenait au courant en lisant les journaux, en écoutant la radio et en suivant les actualités au cinéma. J'y allais [...] tous les dimanches soir. Les actualités Gaumont passaient avant le début du film. Nous on n'a pas eu peur, les officiers, oui, mais pas la troupe. Ils nous faisaient des théories pour nous faire comprendre le sérieux de la situation, et puis quand on sortait de la théorie, on prenait tout ça à la rigolade et on se fichait un peu d'eux. On était loin des conflits.

En effet les officiers sont bien renseignés. On suit les événements sur la carte. En 1939, c'est l'écrasement de la Pologne, la conquête du Danemark et de la Norvège par le Reich. L'Union Soviétique attaque la Finlande, et en Suisse, on suit avec un intérêt particulier la courageuse résistance de ce petit pays. Sur le front de l'Ouest, c'est la « drôle de guerre » entre les lignes allemandes et les lignes franco-anglaises. Rien ne bouge. En Suisse, une partie des soldats a déjà été rendue à la vie civile, mais dès le début de l'offensive allemande sur la France, la mobilisation fédérale est décrétée une seconde fois. 450 000 hommes sont sous les drapeaux.

Le capitaine Jean Robert de Saint-Blaise, mobilisé, suit avec anxiété le déroulement de la campagne de France. Très tôt, il prévoit le désastre, et le 19 mai 1940, dans une lettre à son épouse, il décrit les menaces qui s'ensuivent pour la Suisse :

Je fais tout mon possible pour garder avec toi le contact le plus intime, mais tu dois comprendre que si notre affection et notre amour n'y trouvent pas leur compte et de loin, j'en souffre autant que toi. Tu peux penser qu'en ces heures d'angoisse et d'attente, malgré une gaieté apparente et une confiance dans l'avenir que notre situation d'officier nous obligent à garder en toutes circonstances, nous avons tous nos énergies et nos volontés tendues en permanence en vue de préparer matériellement, techniquement et moralement nos troupes à affronter la ruée barbare si elle se produisait. Malheureusement, rien dans la situation actuelle ne permet d'affirmer qu'elle ne se produira pas. Les Allemands ont forcé les lignes fortifiées françaises et pénètrent de près de 100 km à l'intérieur de ces lignes. Ils sont à mi-chemin de Paris et de leur ligne de départ. Selon la conception que je me fais de la stratégie allemande, je crains fort qu'ayant atteint la région de Reims et de Châlons sur Marne il ne cherche par l'aile gauche (c'est-à-dire par la Suisse) l'enveloppement de l'armée française. La contre-offensive alliée interviendra-t-elle assez tôt pour fixer les forces allemandes au nord, chacun l'espère, mais rien pour le moment ne permet de l'espérer.

Le 22 juin 1940, la France capitule. La Suisse est encerclée par les puissances de l'Axe. Tout plan de défense paraît désespéré. Sous le coup de la débâcle française, certains se

demandent si le moment n'est pas venu de repenser la démocratie en un sens plus autoritaire.

Dans cet esprit, Jean Robert, confie à sa femme :

J'espère aussi, sur un autre plan, qu'on ne va pas identifier l'indépendance de la Suisse avec l'existence de la franc-maçonnerie et du parti socialiste. Il s'agit de voir juste et loin. Si l'on veut éviter l'ingérence allemande dont nous sommes à la merci, il faut nettoyer nos écuries nous-mêmes en instituant ce qu'on espère dans bien des milieux depuis longtemps : des corporations etc... et ce ne sera pas renoncer à notre indépendance mais peut-être à un certain confort et à certaines habitudes. Mais autant le faire nous-mêmes que d'attendre de le faire avec la botte de Hitler dans le . . .

Mais ne nous trompons pas, sur Jean Robert, dont les lettres laissent voir son catholicisme très conservateur. Selon toute vraisemblance, il est un adepte du courant connu sous le nom de « défense spirituelle », qui propage un renouvellement de la Suisse dans un esprit traditionaliste. S'il est un lecteur du sulfureux journal français « Je suis partout » qu'il se fait envoyer à l'armée, Jean Robert reste un fervent patriote et un adversaire des Nazis qu'il considère comme des barbares.

Face au péril, le général Guisan s'efforce d'animer la volonté d'indépendance du pays. Le 25 juillet 1940, il rassemble les commandants supérieurs de l'armée sur la prairie du Grütli, lieu mythique. Dans son allocution, il fait état de la situation en Suisse et explique la nouvelle stratégie qui combine une surveillance accrue des frontières avec le fameux plan dit du « Réduit », une sorte de noyau central du système de défense concentré autour des Alpes. Le 1^{er} août suivant, il adresse à chaque soldat un message personnel qui se termine ainsi :

Impressionnés par les récits que nous rapportent les témoins des batailles livrées à l'étranger, beaucoup s'interrogent : « A quoi bon résister ? » ; et ils concluent : « Quoi que nous fassions, nous ne serons pas en mesure de nous défendre. »

Raisonné ainsi n'est digne ni d'un Suisse ni d'un soldat. C'est faillir au devoir. C'est méconnaître la force naturelle de notre pays, les possibilités de résistance incomparables que nous offrent notre terrain boisé, accidenté, riche en obstacles et en couverts, nos montagnes enfin. Il y a, dans les méthodes de Morgarten, un exemple éternel que je vous donne, à vous soldats, comme je le donne à vos chefs.

Lorsqu'ils fondèrent la Confédération, les hommes libres des trois cantons groupés autour du massif du Gothard jurèrent de se prêter secours [entre guillemets :] « contre quiconque tenterait de leur faire violence ou de les molester en leurs personnes et en leurs biens ».

Au premier jour de mobilisation, vous avez juré, vous aussi, de défendre jusqu'à la mort votre Drapeau et votre Etat. Soldats suisses, vous n'êtes pas déliés de ce serment ! Qu'il soit renouvelé, en cet anniversaire, et qu'il dure à jamais, s'il plaît à Dieu.

Le Général Henri Guisan

Les historiens sont d'accord là-dessus : Le Général manie les symboles avec adresse. Mais comment est-il perçu par les soldats ?

Écoutons à ce sujet le témoignage de Pierre Gendre :

Pour la troupe, le général était trop loin, trop haut, on n'en n'avait pas peur, on avait plus peur de notre chef de brigade que du Général. J'ai défilé plusieurs fois devant le Général. On défilait à cinq heures de l'après-midi et il fallait se lever à six heures du matin pour se préparer ; l'ordre venait de très haut ; le premier disait « il faut être prêt à cinq heures », le second disait « il faut se préparer pour quatre heures »... et puis quand l'ordre arrivait jusqu'à nous, on devait être prêt à six heures du matin pour défiler à six heures de l'après-midi. Quand j'y pense, je lui ai toujours trouvé un air très sévère, on le revoit souriant sur les photos, moi je lui trouvais un air très sévère au général.

L'histoire offre parfois des contrastes insondables : L'invasion en 1941 de l'Union soviétique par le Reich, avec l'effroyable tribut humain qu'elle entraîne, apporte en Suisse un certain soulagement.

C'est ainsi que le voit le jurassien mobilisé Georges Moeschler, qui suit des études de théologie à Neuchâtel :

Quand la guerre se déplaça en Russie, elle menaça bien moins les frontières suisses. On renvoya à la maison la Landwehr pour ne garder que l'Elite. [...] Comme les Allemands avaient beaucoup de peine et de pertes dans les plaines russes ; on ne garda qu'un minimum de soldats en mobilisation. Comme les ponts et les axes routiers principaux restaient minés, ils furent toujours gardés aux points de mise à feu. Puisque j'étais armé d'un fusil, je fus donc envoyé comme sentinelle au col de Pierre-Pertuis et sur la route qui descendait à Goumois. Là, personne ne passait jamais, excepté, le dimanche soir, l'auto de l'ambassade allemande qui, du Plateau de Maîche où flottait la croix gammée, rentrait à Berne. Le véhicule s'arrêtait toujours, soit-disant pour souhaiter « gute Nacht » mais plus certainement pour noter l'emplacement des mines.

Françoise depuis ici

Mais changeons de point de vue : quel regard porte la population civile sur ces événements, car on le sait, la mob est en réalité bien plus dure pour les civils que pour les mobilisés : ces derniers, malgré un ennui et un inconfort relatif, ne subissent pas le rationnement et ils touchent une solde. Alors que pour les autres, en particulier les familles modestes, tout est difficile. Comment survivre quand on est privé du soutien du

chef de famille et de son salaire ? Beaucoup repose alors sur les femmes. Elles sont réquisitionnées au ménage, aux champs, et souvent à l'usine.

Emilie Tissot, née Suter, vit au Mont-sur-Loche. Pour sa famille, l'annonce de la mob est une catastrophe :

Un jour, tocsin, mobilisation générale, d'un coup plus de salaire ; Papa ouvrier ébéniste menuisier, et qui pouvait tout faire, ne pouvait plus répondre aux dettes qui s'accumulaient. Le grand Georges Favre, propriétaire, au bout de trois mois de loyer non payé, envoie saisir divan, pendule, table, faits par mon père. Grand désespoir de ma mère ».

Même pour Jean Robert, qui a une bonne situation comme chef de section au Bureau fédéral des Assurances à Berne, la situation financière est tendue. Il écrit à sa femme qui attend alors son deuxième enfant :

Septembre 1939

S'il vient des factures, impôts, Loyer etc., ne paye rien sans mon accord préalable. Mets-toi directement en rapport avec le B.F.A. [Bureau fédéral des Allocations] pour que te soit envoyé la solde. Garde tout ton argent pour l'accouchement. Je t'enverrai encore ce que je peux. Sois très économe. Tu sais que je pense tout le temps à toi et ce fut particulièrement le cas aujourd'hui. Embrasse bien le petit. Je t'embrasse très tendrement, mon amour. Sois bien courageuse.

Jean et Janine Robert ont de la chance : le propriétaire de leur appartement accepte d'ajourner le paiement du loyer.

Beaucoup de soldats s'inquiètent pour leur famille, en particulier les paysans, qui tentent de demander des congés pour que les récoltes ne soient pas perdues, mais ils ne les obtiennent pas souvent. Heureusement, l'état qui est à la tête d'une véritable « économie de guerre » procure des places de travail, au point que le chômage va atteindre à son taux le plus bas depuis longtemps.

Le père de Roger Schlup, le « caporal », sera, justement, embauché :

Le caporal revint au bercail, pour quelque temps, après une période de service dont je ne me souviens plus de la durée. Il trouva immédiatement du travail sur la munition, comme tous les hommes en congé, pour lui à la « Dixi » au Locle [une entreprise horlogère qui se convertira dans l'armement durant la guerre]. Des trains entiers bondés d'ouvriers et d'ouvrières, circulaient entre la Chaux-de-Fonds et le Locle. Ils travaillaient d'abord pour les alliés, avant, [et] du jour au lendemain, après la débâcle française, pour les Allemands, il serait plus juste de dire pour les Nazis. Leurs représentants, des contrôleurs de fabrication, soi-disant, vivaient en toute liberté en Suisse. Dès cet instant apparurent, sur l'Avenue Léopold-Robert, les hitlériens, les fascistes Chaux-de-fonniers, auteurs de quelque trouble.

Certains de ceux-ci sont devenus, par la suite, des officiers supérieurs de notre armée dite « neutre ».

Maurice Girardin, né dans un milieu horloger modeste à La Chaux-de-Fonds, nous brosse un tableau éloquent du combat quotidien de son père, Momo, et de sa mère :

Vint le temps de la guerre. Momo fut mobilisé en qualité de sanitaire. En plus des périodes obligées de service, ne trouvant pas de travail à son retour, il remplait, terme utilisé lorsqu'un soldat désirait servir plus longtemps volontairement. Il semble que la modeste solde de l'époque remplaçait l'indemnité de chômage ; en plus, cela faisait, au niveau du budget familial, une bouche de moins à nourrir ! Il y eut toutefois une période, dès 1942, où il fut engagé par la fabrique Zénith/Dixi au Locle ; Maman également, l'ennui était qu'ils travaillaient en équipe, mais dans des teams différents, si bien que certaines semaines, ils se croisaient et se saluaient sur le quai de la gare. Ils savaient participer à la fabrication d'armements, en principe destinés aux alliés, mais suite à des fuites, ils apprirent que les Allemands, pour ne pas dire les nazis, étaient aussi de bons clients de l'entreprise. Ils en furent quelque peu traumatisés, mais cette « neutralité » nous permettait au moins de manger normalement. (...)

Nous étions souvent en manque de fonds (c'est le moins que l'on puisse dire). Comme les paies de mes parents tombaient tous les deux vendredis, il manquait de l'argent dès le vendredi « sans », Momo avait l'art d'emprunter cent sous par ici, dix francs par là. Si ses tentatives se révélaient infructueuses, alors il mettait en gage « au clou » quelque objet de notre modeste mobilier. Mais gare ! si c'était la radio de maman, celle qui lui tenait compagnie lorsque Momo discourait au bistrot : mes parents se disputaient et Momo trouvait une solution pour aller retirer du Mont-de-Piété la dite TSF.

Au lendemain du vendredi de paie, Momo faisait le marché, dont il aimait beaucoup l'ambiance. Il ne manquait alors jamais d'acheter un bouquet de fleurs pour sa femme

Vive les rituels et les symboles qui permettent de supporter la dureté des conditions de vie ! On possède à ce propos le témoignage d'un interné polonais en Suisse qui transportait toujours sur lui un fanion aux couleurs de la Pologne. Il finit par offrir cet objet hautement symbolique, destiné à entretenir l'espérance au-delà du malheur présent, à sa « marraine » de guerre, en remerciement de son affection.

Consciente de la vulnérabilité de la Suisse dans le domaine de l'alimentation, les autorités ont demandé dès le printemps 1939 à la population de constituer des provisions offrant 2 mois d'autonomie. On prend aussi des mesures pour l'extension des cultures, dont les surfaces doublent entre 1939 et 1944, sous l'impulsion de Friedrich Traugott Wahlen, père de ce qu'on appellera la « bataille des champs ». Mais ce qui marque le plus le quotidien, c'est le rationnement. Durant les deux premiers mois de la guerre, en septembre et octobre 1939, la Suisse interdit l'achat de sucre, de riz, de pâtes,

de légumineuses et de céréales, ainsi que des graisses et des huiles comestibles. Les gens doivent consommer les stocks qu'ils ont constitués.

Le Chaux-de-Fonnier Jean Zwahlen, alors âgé de huit ans, se souvient de cet épisode :

Juste avant la déclaration de guerre, le Conseil fédéral avait invité la population à faire des provisions pendant une journée avant qu'il ne fasse fermer les magasins pour organiser et instaurer le rationnement. Nous avons fait quelques achats d'aliments dont on se rendait compte qu'ils feraient vite défaut et les avons déposés dans le salon derrière le piano. Je me souviens, honteux, d'avoir commis un jour un larcin en dérobant une petite boîte de lait concentré sucré dont je garde encore la saveur ...

Dès novembre, les produits de base seront vendus à nouveau mais contre des coupons de rationnement. Parmi eux cependant, certains se vendront librement durant plus d'un an encore, car la Suisse en possède beaucoup : c'est le cas de tous les produits laitiers, des fruits et de la viande. Certains produits non comestibles sont également rationnés: les textiles (laine, lin, coton), les chaussures (en cuir et en caoutchouc), mais aussi les pneus et chambres à air, et bien sûr le combustible et le savon.

Rien ne sera donc simple pour les familles durant la guerre : chacun a une carte de coupon spéciale établie selon son âge, sa taille, son poids et son activité professionnelle, ce qui se traduit par un calcul de besoin en calories. Ce calcul est influencé par le cours de la guerre : en 1943, le nombre de calories nécessaires à la survie passe d'un maximum de 3200 à 2200 calories par jour. Pour tenir compte de tous ces facteurs, la confédération émettra jusqu'à 364 cartes individuelles de rationnement différentes. Un sujet de préoccupation particulier pour les mères de jeunes enfants : le lait sera de plus en plus durement rationné, car une des conséquences du plan Wahlen est la diminution des pâturages, donc du nombre des vaches et donc du lait.

Les autorités perfectionnent aussi les systèmes d'ersatz. Pour le café, bien sûr, mais aussi pour le pain : à partir de 1943, il devient obligatoire de mélanger des pommes de terre à la farine, car on en manque, et surtout, on a beaucoup trop de pommes de terre. Le mélange est de 20 kg de pommes de terre fraîches pour 80 kg de farine.

Par ailleurs, les ménagères sont encouragées à faire des économies sur tout. Un livre leur est dédié en 1942, il a pour titre « Mon ménage en ces temps difficiles », les conseils vont du glânage dans les champs aux conserves des fruits et légumes en passant par l'art de faire des bonnes tartines aux enfants à 10h et à 4 h, avec rien :

[Il faut] battre, jusqu'à ce qu'ils soient liés, du séré de lait écrémé et un peu de lait ou d'eau. Pour donner du goût, y ajouter à volonté et selon ses moyens ; une pomme, râpée fin, ou d'autres fruits ; un peu de purée de rhubarbe ; des fruits en conserve passés ; une cuillerée à

soupe de sirop ou de confiture ; des noix ou des faînes, râpées ou légèrement grillées ; un peu de sucre et de cannelle.

Plus loin, on explique aussi aux femmes, êtres visiblement supposés sous-doués, comment économiser le savon:

1. *Evite le plus possible de salir linge et vêtement*
2. *Tiens propre ton visage et ton corps*
3. *Si tes mains sont très sales commence par les frotter vigoureusement avec du papier, du sable, de la terre, de la pierre ponce etc.*

Il nous reste pas mal de ces coupons dans les fonds montrant combien la population a été disciplinée et les a utilisés de façon parcimonieuse !

En gros durant la guerre, les prix augmentent et la précarité aussi. Comment s'en sortir ? Une première chose évidente, pour les pauvres en manque d'argent liquide, consiste à vendre leurs coupons aux riches, en se serrant un peu plus la ceinture. Ensuite, et cela concerne toute la population on cherche par tous les moyens à contourner les réglementations. Il y a d'abord les coins connus par les initiés où l'on peut faire bombance. Le Chaux-de-Fonnier Louis Turban y emmène son épouse, comme il le raconte dans son journal:

Lundi de Pâques 2 avril [1945]. [...] On va les deux jusque chez Louis Maurer aux Loges, on y trouve Mr et Mme Javet dans le café. On réussit à avoir du bon jambon sans cartes, 2 rations, et on boit du vin rouge français à 4 francs le litre, on y fait un festin ribouldingue, on y tient jusqu'à près de 7 heures du soir et on revient ensemble un peu quine, on les quitte vers la Métro et les deux on va au Ciné Métropole.

Raymond Vogel (1898-1968), vigneron à Cormondrèche, est aussi un habitué de ces lieux privilégiés que sont les alpages, où le rationnement n'existe pas. Passant d'année en année par les mêmes endroits, Raymond connaît tous les tenanciers des bistrots, des fermes et des alpages. Il sait d'avance où il sera bien accueilli, là où on l'invitera pour boire un verre ou partager un repas. Il écrit dans son journal de courses, le 17 août 1941 :

La Rougemonne, 11h [c'est au-dessus du village de Provence] nous sommes très bien reçus par le berger et sa famille, William Guillaume des Envers, au dîner nous avons de l'excellent jambon de campagne, au souper de la crème fouettée et du beurre, le tout à discrétion, ce qui n'est pas rien en ces temps de restrictions de toutes sortes.

Enfin, pour échapper aux rigueurs décrétées par les autorités, il y a le marché noir, ce qui consiste pour les clients à persuader un commerçant de vendre de la marchandise rationnée sans demander les coupons ! C'est du gagnant gagnant pour les deux acteurs. L'historien neuchâtelois Maurice Evard se souvient :

Mon cousin Jean-Jacques, plus âgé que moi de presque 10 ans [mais encore ado], était envoyé aux Posats (au-dessus de Chézard) chez un paysan et ramenait au crépuscule, du beurre et des œufs ! on disait en catimini qu'au Val-de-Ruz le plus habile à faire du commerce sous le manteau était le sergent de gendarmerie de Cernier qui avait entre autres pour tâche de réprimer ce petit trafic illégal ! Rumeur ?

Roger Schlup apporte un éclairage sur ces pratiques, qui sont surtout le fait de la classe aisée, dont sa famille ne fait pas partie. **Vous verrez que la peur du manque a parfois des conséquences bizarres**

Parallèlement [au début du rationnement] le marché noir se développa pour la classe aisée craignant de manquer de matière grasse, de viande, de farine, de sucre, etc. Aux dires des responsables du ramassage des ordures ménagères, c'est incroyable les quantités de produits périssables retrouvés dans les poubelles, à la décharge. Ceci plus spécialement dans la première année du rationnement et des périodes qui suivirent chaque aggravation de la situation économique.

[La livraison du lait à domicile] a perduré jusqu'à la fin de la guerre pour la simple et bonne raison que ce contact direct permettait aux familles aisées de s'alimenter, par le « marché noir », en produits frais directement de la ferme. Les paysans-laitiers, pas perdants du tout dans la transaction, transportaient au fond de leurs bouilles, dans des emballages adéquats, le beurre, les œufs, la viande et le saindoux du dernier cochon sacrifié ! »

Et écoutons encore Maurice Girardin et son papa Momo :

En cette période de guerre, le pain était noir et, de plus, devait être vendu « rassis » afin que l'on n'en consomme pas en trop grande quantité. Parfois la gentille boulangère signalait à papa « ce soir, Dédé sortira du pain frais, envoie-nous un de tes gosses ». Alors, la nuit tombée, un des gosses, couvert d'une pélerine noire allait recevoir un bon pain encore tiède, le cachait sous le dit manteau, et courrait, triomphant, l'apporter à notre domicile. Et ce pain était d'autant meilleur que l'on avait échappé à un éventuel contrôle de gendarme.

Souvent, les autorités ferment les yeux sur les petits trafics. Mais les fraudes à grande échelle sont poursuivies pénalement : Le vaudruzien Paul Gnaegi, convaincu d'avoir vendu du beurre et du fromage au noir durant 2 ans, sera condamné à verser à la Confédération le somme de Frs 1.819,40, qui représente son profit illicite. Une somme énorme pour l'époque !

D'autres cas sont assez cocasses ! En voici un tiré publié par la FAN en 1944 :

Titre de l'article : Les 100,000 coupons de repas tombés... du deuxième étage

L'office cantonal du ravitaillement « liquide » les coupons périmés et les cartes de repas déjà utilisées à la papeterie de Serrières. Un jour que le camion de la papeterie stationnait devant l'office cantonal, les employés de cette entreprise et des fonctionnaires de l'office jugèrent plus agréable de précipiter les sacs de coupons des fenêtres du deuxième étage sur le pont du camion. Comme le préposé à la surveillance des transports renonçait à accompagner le camion pour aller... dîner, l'employé de la papeterie Robert F. se vit bientôt exposé à la tentation de s'approprier des coupons éparpillés sur le pont du camion, car les sacs n'avaient pas résisté au choc brutal consécutif à leur chute du deuxième étage. Ce vol de 100,000 coupons va étendre ses ramifications à près de 80 personnes... [je résume : qui ont achetés, vendus ou donnés des coupons, qui à son frère, qui à son ami, qui à sa voisine. Au final au tribunal, 53 personnes impliquées ont reçu des peines diverses.]

Il y aurait encore tant à dire sur cette période difficile. Nos fonds regorgent de témoignages sur les diverses facettes de la vie quotidienne : le plan Wahlen, les moyens de communication, mais aussi les groupes de réflexion qui cherchaient à réorienter l'avenir de notre pays dans une voie plus spirituelle et plus sociale, les contacts personnels avec l'étranger, et tant d'autres choses.... Pour des raisons qu'il reste à élucider, le sort des Juifs, persécutés et réfugiés au pays n'est que très peu documenté dans nos fonds, de même les réactions de la population neuchâteloise aux terribles nouvelles qui, dès les années 1942, devinrent publiques. Voilà certainement un défi pour les AVO : récolter des documents sur cette question !

Nous avons choisi cependant de vous présenter encore un sujet, bien présent dans nos écrits celui de l'aide aux soldats, telle qu'envoi organisé de lettres et de paquets et autres généreuses actions. Voici le témoignage d'une rencontre entre deux internés polonais et une neuchâteloise marraine de guerre, Constance Rollier, d'Auvergnier, dont les lettres ont été conservées.

Mais d'abord, pourquoi des internés Polonais ? Après l'écrasement de leur patrie, environ 80'000 Polonais ayant fui la Pologne ont participé à la bataille de France, certains au sein de la 2e division d'infanterie, forte d'environ 15 800 hommes, qui fut chargée de la défense des environs de Belfort. Elle réussit, en juin 1940, à stopper l'attaque allemande. Mais du fait de la retraite des forces françaises voisines, elle se vit encerclée par les forces allemandes ; la division parvint alors à percer vers la Suisse, où la division, y compris son général, fut internée.

Bohdan Michalowski est un de ces soldats polonais. Interné à Fribourg, il tentera d'y terminer sa thèse au Centre d'étude des universitaires internés en Suisse. Il est l'ami ou le protecteur d'un autre jeune polonais interné : Staszek

Écoutons maintenant Constance Rollier :

Lettre à Bohdan Michalowski

Auvernier, jeudi, [on est sans doute en 1943]

Cher jeune ami,

Tout d'abord, merci pour vos aimables lignes et croyez bien que si vous avez eu quelque joie à passer ces trois jours sous notre toit, nous, mes fils et moi, ainsi que Melle Borel avons eu beaucoup de plaisir à vous recevoir, et à mieux faire votre connaissance. Vous avez gagné la sympathie de chacun et vous serez toujours le bienvenu ici [...]. Toujours, nous ferons des vœux pour vous, comme pour tous vos chers et vaillants compatriotes jusqu'au jour de la libération. Cette libération, je la demande chaque jour à Dieu, c'est pourquoi, j'ose croire de toute mon âme... elle viendra. [...] Merci cher Monsieur pour tout ce que vous faites pour Staszek. J'ai tant à cœur le bien de ce cher garçon et souvent je lui ai souhaité un vrai ami [...]. Pauvre Staszek, je lui ai fait un vrai sermon dans ma lettre – mais il sait que c'est en toute amitié, et puisque il veut bien me considérer momentanément comme sa seconde mère, je puis me le permettre.

Maintenant, cher Monsieur, je vous envoie le sac à linge comme à Staszek. Vous me ferez grand plaisir en envoyant votre linge à laver et à réparer, si possible le mardi ou le mercredi.

Ne remerciez plus, croyez que notre actuelle position privilégiée en Suisse pèse parfois très lourd, nous n'avons rien fait pour mériter notre bonheur ; il est donc tout naturel que vous puissiez compter sur nous. Au revoir, cher jeune ami, que Dieu vous protège ainsi que toute votre chère famille. Recevez mes bien cordiales salutations

C. Rollier

Mais dans cette relation entre la seconde mère et ses fils adoptifs, des dissonances apparaissent :

Auvernier, 4 juillet 1943, [lettre à Staszek]

Mon bien cher fils Polonais,

[...] un moment j'ai cru que tu avais trouvé une marraine plus gaie et plus agréable que moi - plus jeune aussi – et que ce serait l'explication de ton silence....

Ta maman d'Auvernier

Auvernier, 5.12.1943, [à Bogdan]

Cher jeune Ami,

Toute la semaine j'ai attendu quelques lignes de Staszek et de toi, ainsi que vos sacs à linge – Vous n'usez vous donc plus de chaussettes ?

Les « fils adoptifs » polonais se déroberont, et Constance s'en rend bien compte : Les soins qu'elle leur prodigue ne répondent pas au traumatisme qu'ils portent en eux :

Auvernier, 24.2.1944

Mon cher fils polonais,

C'est bien ainsi que je le pensais, vous êtes tourmentés [...] les mots que nous pouvons vous dire ne vous apportent ni réconfort, ni patience et du reste – sommes-nous en droit de les dire ? nous – si extraordinairement privilégiés et épargnés, notre sympathie ne vous paraît-elle pas une offense presque ? Il nous est si facile de parler [...] nous ne pouvons pas comprendre votre douleur, ni votre angoisse, ne la vivant pas.

Arès ce témoignage bouleversant sur cette impossible rencontre, nous vous livrons pour terminer quelques extraits qui témoignent de l'état d'esprit des Suisses et des Neuchâtelois à la fin de la guerre. L'année 1944, et en particulier les campagnes de libération de la France et de l'Italie, sont l'occasion de nouvelles craintes pour la neutralité armée du pays. Les forces de la Wehrmacht ne seraient-elles pas tentées de passer par la Suisse pour faciliter leur retraite ? De l'autre côté, l'avancée Alliée suscite aussi des inquiétudes. On redouble de vigilance aux frontières, et la démobilisation se fait attendre. Jean Robert, entretemps devenu Major, s'en explique à son épouse :

En Campagne le 11 septembre 44

Ici il y a plus à faire à expliquer la situation aux soldats qu'à les commander. Devant être licenciés le 12, il faut leur expliquer tout le sérieux de la situation, bien que près de nos frontières, le danger immédiat paraît être écarté. D'ici 3-4- jours (dès que le ravitaillement et les munitions auront suivi) l'attaque se déclenchera contre Belfort. Il y aura un moment intense pour la Suisse, car aux violations relativement bénignes de la neutralité ces jours passés, peuvent succéder des incidents sérieux, voire pire. Une fois Belfort puis Mulhouse pris, le mauvais moment sera passé. Cependant cela ne signifiera pas encore la démobilisation pour nous ; il faudra pour cela que la ligne Siegfried soit percée et que les colonnes alliées convergent sur Berlin.

(...)

Avec les contacts qui s'établissent ici à la frontière entre les agents de renseignements français, suisses (et mixtes !) et entre les curieux en uniforme et en civil et surtout entre les officiers qui viennent, il est passionnant de faire des reconstitutions des armées qui longent notre frontière.

Le matin c'est un capitaine français un peu terne avec un Major américain. Un vrai Lindberg, enfant frais et rose, mais simple et direct. Je me suis promené un moment dans sa « Jeep » et j'ai baragouiné un peu d'anglais dont je me souviens encore.

Les civils, quant à eux, peuvent observer le passage des avions alliés au-dessus de la Suisse, mais contrairement aux consignes ordonnant de se mettre à l'abri, les gens courent à l'extérieur pour assister aux poursuites. C'est un grand sujet de distraction, entre peur et curiosité. Et il y a même des surprises, comme cette explosion qui réveilla les habitants des Geneveys-sur-Coffrane à 1 h du matin, et qui fut entendue jusqu'à La Chaux-de-Fonds :

Écoutons les souvenirs de Maurice Evard, alors enfant

Parmi les événements marquants, je me vois aux Crotet, au-dessus des Genevey-sur-Coffrane, sur le site de la bombe britannique qui avait éventré une ferme. L'incident s'est passé le mardi 13 juillet 1943 et, le dimanche suivant, en curieux, nous sommes venus sur les lieux. On s'y rend en tram jusqu'aux Hauts-Geneveys, puis de là, en train. De cette excursion, je n'ai conservé que le souvenir d'une maison au toit éventré et surtout ... d'un pot de chambre (vase de nuit) dans le jardin potager !

Chacun, en tout cas, se souvient du 8 mai 1945, jour de la capitulation de l'armée allemande à Reims, toutes les cloches sonnent, on renvoie les enfants chez eux, on est soulagé...

Pour marquer l'évènement, l'entreprise horlogère Vulcain adresse le 8 mai 1945, une lettre à ses employés, qui finit avec ces mots :

[...] Un monde meilleur doit naître. La victoire des armées alliées ouvre des horizons d'espoir aux peuples de bonne volonté.

Nous estimons qu'elle doit être célébrée avec ferveur.

Et nous avons décidé, pour marquer cette date mémorable, de fermer la fabrique aujourd'hui (tous les salaires étant payés) et de verser à chaque personne travaillant dans notre entreprise la somme de frs 100.-

Nous avons le plaisir de vous la remettre la présente.

Veuillez agréer nos sincères salutations

La direction

Annexe : 1 billet de 100 francs

Mais dans le Pacifique, la guerre continue pendant encore quatre mois, et citons une dernière fois Jean Robert qui fait part à son épouse du choc que représente sa terrible fin.

Berne, le 10 août 1945

Je reprends ma lettre après avoir écouté les nouvelles annonçant la capitulation du Japon. Voilà donc la guerre finie. Espérons qu'elle ne reprendra pas de si vite et que nous pourrons terminer notre vie sans la revoir et que nos enfants en seront aussi préservés. Avec la puissance folle des nouvelles bombes, la guerre n'est maintenant plus du tout un art – ce qu'elle n'était déjà plus guère –. Ce ne sont plus des hommes qui se battent contre des hommes, des courages ou des volontés qui s'affrontent et dont on pouvait s'en sortir avec quelque chance. Maintenant il suffit qu'un simple soldat du pays qui possède les mines d'uranium abaisse une manette sur le tableau de bord de son avion pour anéantir 100'000

personnes. 4 bombes et Zurich, Berne, Lausanne et Genève n'ont plus une maison debout. Il faut souhaiter que les Etats-Unis pourront garder longtemps pour eux le secret de cette arme. Tant pis pour leur domination puisqu'elle est un fait. Nous en sommes assez loin pour n'en pas trop souffrir.

De toutes façons cette fin de la guerre dans le monde, pour le moment, va permettre un retour beaucoup plus rapide à une situation normale. Les bateaux sont disponibles et les produits d'outre-mer pourront arriver en quantité toujours plus grande. On peut donc espérer que cet hiver déjà le ravitaillement deviendra plus abondant et meilleur marché.

Le retour à la normale ne s'effectuera pas aussi simplement que le souhaite notre épistolier. Le rationnement se terminera progressivement, celui du chocolat en juin 1946, celui des derniers produits en 1948. La Guerre froide bat déjà son plein, mais ceci est une autre histoire.

Nicolas

Mesdames, Messieurs, chers amis des AVO, en écoutant ces témoignages de cette période critique de notre histoire, on peut comprendre que la recherche historique soit arrivée à des conclusions fort divergentes. Beaucoup d'entre vous, j'en suis sûr, ont entendu leurs aînés parler de cette période comme d'une partie intense de leur vie, dont elles ont gardé un souvenir particulièrement précis. Cette mémoire s'est transmise à nos générations. Elle continue d'influencer notre image de la Suisse et nos choix concernant son avenir. Le travail sur les écrits personnels permet de donner une profondeur de champ aux images que nous nous formons de cette période décisive, et de se prévenir contre des visions réductrices. Nous espérons y avoir un peu contribué aujourd'hui.